



La France mésolithique dans le contexte des grandes forêts tempérées d'Europe.

Michel Barbaza

► To cite this version:

Michel Barbaza. La France mésolithique dans le contexte des grandes forêts tempérées d'Europe.. Jean Clottes. Préhistoire de la France, In Clottes, J., (dir.), Gallimard, 574 p. (p. 228-255)., Gallimard, 2010, Préhistoire de la France. hal-01995261

HAL Id: hal-01995261

<https://hal.science/hal-01995261>

Submitted on 15 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Sous la direction de
JEAN CLOTTES

LA FRANCE PRÉHISTORIQUE

Un essai d'histoire

nrf essais

GALLIMARD

La France Préhistorique

Jean Clottes dir. 2010

Chapitre IX

LA FRANCE MÉSOLITHIQUE DANS LE CONTEXTE DES GRANDES FORÊTS TEMPÉRÉES D'EUROPE

1. Un nouveau milieu de vie

1.1. Le nouvel été

Il y a près de 14 000 ans, la mécanique céleste fixait l'ordre d'un temps nouveau dans le calendrier cosmique, alors que les dispositions respectives de la Terre, du Soleil et de la Lune présidaient à une profonde modification climatique. Banale dans sa répétition, celle-ci survenait dans le contexte favorable d'une humanité déjà mûrie d'*Homo sapiens sapiens*. Ainsi, la fin des temps glaciaires se caractérise par des hivers légèrement plus froids qu'actuellement, mais surtout par des étés nettement plus chauds et des bilans cryo-nivaux systématiquement déficitaires qui ont engendré la déglaciation et la réorganisation de la dynamique climatique. Lumière, chaleur et nébulosité ont poussé devant elles les frondaisons nouvelles.

Progressivement, le front du vaste inlandsis scandinave a abandonné le nord de l'Europe, tandis que régressaient les immenses langues glaciaires descendues des hautes et moyennes montagnes. Le phénomène, planétaire, s'est imposé avec un réel synchronisme, mais les conditions de chaque lieu, diversement déterminées par la latitude, l'altitude, la continentalité et les influences marines, ou modifiées par des microclimats, en ont sensiblement nuancé les effets. Sur les marges des latitudes moyennes, ou à plus forte raison sur des terres de contraste, les conséquences de ces particularités ont pu être considérables.

Dans le nord de l'Afrique, après une période d'aridité extrême, l'amélioration climatique a favorisé les pluies qui firent un Sahara vert ; elles activèrent les cours d'eau qui alimentèrent à nouveau les nombreuses dépressions alors occupées par des lacs. Sur leurs rives, la vie

fut intense. De même, dans le milieu environnemental du Sud-Ouest asiatique, initialement hostile par son aridité, s'est manifestée une amélioration climatique plus tiède et surtout plus humide inaugurée par l'« Optimum natoufien ». Au climat sec et relativement froid, ont succédé des conditions beaucoup plus favorables pour le développement de la végétation : les arbres, jusqu'alors rares, se multiplièrent, tandis que les graminées, déjà bien attestées, sortaient de leur zone refuge et prospéraient rapidement. Une sorte de parc, sans doute très giboyeux, s'est rapidement mis en place, constituant un cadre particulièrement favorable aux établissements humains. Les sites de Hayonim et d'Aïn Mallaha, tous deux en Israël, traduisent cette disposition : abondance, variété et régularité des ressources acquises par la collecte et conservées par stockage, cueillette et chasse, sédentarité, aspects culturels remarquables ! Un véritable âge d'or ignorant du labeur, anténéolithique, est ainsi attesté par l'archéologie : le Paradis terrestre, s'il a jamais existé autrement que dans les mythes bibliques.

Au même moment, le radoucissement postglaciaire de l'Europe a profondément remis en cause le fragile équilibre socio-économique du Paléolithique terminal en établissant les conditions de vie particulières de la grande forêt tempérée.

1.2. Les forêts boréales

En descendant du Nord, les glaces avaient repoussé à plusieurs reprises devant elles les lambeaux de la grande forêt originelle. À partir de zones refuges, cependant, telles que pieds de falaises, fonds de vallées ou rebords de plateaux, les reliques forestières les plus résistantes ont rapidement reconstitué la forêt.

Onze mille ans environ av. J.-C., une oscillation tempérée a engendré pendant près d'un millénaire un climat dans ses grandes lignes nettement plus doux et humide. Après un court épisode de froid rigoureux, elle s'est développée en une amélioration climatique progressive qui culmina, vers 6500 ans av. J.-C., dans un « Optimum climatique » doux et humide. Une flore très diversifiée s'est peu à peu installée, alors que les arbres dominants variaient selon les stations.

Dans le même temps, la faune paléolithique, où pouvaient coexister aux latitudes moyennes des espèces aux exigences éloignées comme le renne et le cerf, perdait ses animaux les mieux adaptés aux conditions rigoureuses. Puis vint la fin progressive des grands troupeaux sauvages. Ils furent repoussés par des paysages de plus en plus fermés vers les plateaux d'altitude où ils subsistèrent un temps, et vers le nord qui reculait, talonnés jusque dans ces marges extrêmes par la végétation conquérante (Barbaza, 1994).

2. Vivre en un milieu changeant

Selon les considérations traditionnelles, les profonds changements culturels qui, à l'aube du nouvel âge climatique, ont bouleversé l'évolution magdalénienne vieille de plusieurs millénaires, seraient la traduction immédiate de l'adaptation des outillages aux nouvelles conditions naturelles. Cette explication, couramment admise, a la force de la simplicité et intègre bien une certaine radicalisation. Elle peut paraître néanmoins mécaniste à l'excès. Les rapports chronologiques et spatiaux entre, d'une part, le Magdalénien supérieur et terminal sous ses divers aspects régionaux et ses diverses manifestations et, d'autre part, l'Azilien posent de manière insistante le problème de leur relation phylétique, mais aussi celui de la signification profonde des modifications de la culture matérielle. L'on peut en effet considérer que les principes à la base de ces changements sont soit le résultat d'adaptations techniques aux conditions écologiques nouvelles selon la conception classique, soit, selon une vue encore largement prospective, la traduction de la désaffection des fondements culturels de la société magdalénienne pénétrée vers la fin des temps glaciaires de traditions allogènes plus méridionales.

Le Magdalénien aurait pu ainsi, à la suite de modifications environnementales aux effets plus ou moins rapides et profonds, perdre de sa cohérence sociale et donc de sa cohérence culturelle. Il serait alors possible d'envisager que certaines petites communautés, pour des raisons difficiles à préciser pouvant tenir à leur propre histoire interne, auraient pu, un temps encore à l'extrême fin du Tardiglaciaire, maintenir certains cadres et aspects de la tradition magdalénienne. D'autres groupes, au contraire, se seraient ouverts aux influences nouvelles émergeant du fonds gravettien des péninsules méditerranéennes.

Plus qu'une adaptation mécaniste, ces transformations paraissent d'ordre culturel : l'Azilien n'était peut-être pas inscrit partout dans les structures magdaléniennes et il ne peut donc être considéré comme le produit d'une évolution. En dépit de persistances locales, confronté aux nouvelles conditions de vie d'un espace de plus en plus fermé par la végétation conquérante, l'ordre paléolithique a cédé ; la cohésion magdalénienne s'est effritée, laissant s'exprimer des expressions culturelles nouvelles. Au cours de cette période de basculement, la subsistance était fréquemment assurée par des chasses spécialisées qui permettaient d'accroître l'efficacité de la prédation. Cette pratique a permis pour un temps la poursuite d'un genre de vie paléolithique, avant l'apparition d'une nouvelle manière d'être dans un nouvel univers végétal.

Selon la typologie des écosystèmes naturels, la forêt est le parfait

exemple d'un écosystème « généralisé », c'est-à-dire caractérisé par la présence de multiples espèces, chacune représentée par un petit nombre d'individus. Il s'oppose en cela aux écosystèmes « spécialisés » en milieu ouvert, où n'apparaît qu'un nombre restreint d'espèces, représentées chacune par un très grand nombre d'individus. Cette opposition, vraisemblablement radicale à l'excès pour nos contextes préhistoriques, exprimerait assez bien, quoique de manière un peu simplificatrice, les différences fondamentales qui ont pu exister entre les cadres de vie de la fin du Paléolithique et ceux du Mésolithique.

La très forte croissance de la biomasse végétale, selon un facteur vraisemblable de quatre ou de cinq, s'est accompagnée d'un développement important de la biomasse animale. Cet élément, *a priori* favorable à l'Homme, l'a peut-être moins été si l'on admet que cette biomasse animale devait être très compartimentée. À titre d'exemple, il faut rapprocher les cinq kilogrammes/hectare fournis par les petits mammifères (blaireaux, lapins, écureuils, hérissons, renards, loups, fouines, martres, belettes), des trois kilogrammes/hectare fournis par les grands mammifères (cerfs, sangliers, chevreuils) en milieu de forêt océanique tempérée. Resteraient à considérer également, comme source de protéines, les oiseaux, représentant un kilogramme et demi/hectare, les reptiles, les mollusques, les vers, les insectes et leurs larves... (Delluc *et al.*, 1995). Mais les ressources alimentaires d'origine végétale sont, dans un tel contexte, beaucoup plus impressionnantes (Couplan, 1986).

La grande forêt tempérée primaire d'Europe occidentale produisait ainsi sept cents à mille litres de glands comestibles pour chaque grand chêne adulte. L'amande du gland, riche en protéines et en amidon, renferme aussi beaucoup de tanin qui lui confère une saveur amère, inconvenient facile à éliminer par des rinçages à l'eau, auxquels procèdent d'ailleurs partiellement les intempéries. Le hêtre fournit la faine oléagineuse. Les noisettes, dont les restes, malgré la destruction par le feu, attestent d'une consommation importante, étaient certainement récoltées en quantité. Les grandes corylées pouvaient ainsi fournir près de 500 kilogrammes de noisettes à l'hectare et permettre la constitution de réserves appréciables, sachant que 100 grammes de noisettes sèches fournissent 656 kilocalories, alors que la viande de renne n'en fournit que 127 pour un même poids. Quoique moindre, la proportion de protides reste tout à fait satisfaisante avec 14 grammes pour 100 grammes, contre 21,8 grammes pour le renne. Ne comptons pas les possibilités offertes par les rhizomes comestibles de fougères, disponibles par tonnes au kilomètre carré, les champignons (cinq à dix kilogrammes), les baies et les fruits en saison, ainsi que par certaines composantes comestibles de la strate herbacée. La consommation des végétaux, mal prise en compte par les archéologues parce qu'elle laisse peu de traces, était-elle réellement importante au Mésolithique ? Des exemples ethnographiques montrent que la part du végétal peut en réalité être majeure et atteindre 30 % des besoins totaux en nourriture.

Nous voyons que le débat adopte dès lors un tour épistémologique, dans la mesure où c'est bien le préhistorien qui associe, idéologiquement et *a priori*, les sociétés du Postglaciaire à un contexte mental soit « animaliste », soit « végétaliste ». Formellement, la mauvaise conservation des restes végétaux fait, il est vrai, spontanément pencher pour la première conception, mais la disparition — incontestable — des supports animaliers de l'imaginaire préhistorique peut servir sans difficulté à ramener la pensée mésolithique au sein des types de mentalité végétalistes (Barrau, 1991).

Appréciée subjectivement, la forêt est un milieu fermé d'étendue indéfinie. C'est la futaie sonore, le taillis, le fourré, la forêt impénétrable, la clairière aussi ; c'est, à partir d'une crête, l'échappée sur la mer des houppiers qui feutrent les reliefs. C'est encore le tronc vivant et charnel, sensuel et pathétique ; ce sont les bruits profonds, les échos, les appels. L'environnement sylvestre module le comportement humain : la forêt est un monde plein que l'esprit de l'Homme anime. Sans adopter un déterminisme étroit, il est tout aussi facile d'admettre l'importance des conséquences du nouvel écosystème sur les principes de la subsistance humaine que son impact sur la nouvelle perception du monde. Comment soumettre l'imagination et retrouver la diversité complète de l'univers mental mésolithique ? Les exemples ethnographiques nous assurent de la richesse créatrice de tels milieux. À la différence de la société paléolithique, singulièrement mais de manière compréhensible « animaliste », et paradoxalement aussi de la nôtre, fréquemment zoocentriste, les groupes mésolithiques ont intégré le végétal dans leur vie quotidienne. C'est une évidence, malgré une documentation restreinte. Ils le firent également dans leur vie sociale, ne serait-ce que par voie de conséquence, et sans doute aussi dans leur vie spirituelle, ce qui ne peut, malheureusement, relever que de l'hypothèse. À l'image de plusieurs sociétés humaines historiques ou actuelles, qui accordent une place privilégiée au végétal, à la plante ou à l'arbre, socialisés et intégrés à leur propre histoire, le « végétalisme » pouvait fort bien régir les relations de l'homme mésolithique et de la nature (de Garine, 1990). Mais la règle du document paralyse l'archéologue ; il ne peut que se limiter à une vague palethnologie du possible.

3. Les Hommes du Postglaciaire

Progressivement, sous les effets vraisemblablement conjugués des déterminismes environnementaux et génétiques, les particularités mineures des Cromagnoïdes se sont estompées. Hommes et femmes

de la douceur retrouvée ont hérité de caractéristiques ainsi acquises. À l'ouest, la taille réduite des acteurs des ultimes épisodes glaciaires figure bien, avec une stature moyenne voisine de 1,65 m, le processus général de gracilisation. Ce phénomène se manifeste également par l'atténuation des reliefs osseux crâniens (effacement des arcades sourcilières dans une face leptène). Le type initial du vieil Aurignacien se retrouve avec, désormais, ses particularités nettement atténuées. Ce sera la règle lors des temps nouveaux. De stature plutôt petite, les divers spécimens retrouvés en France semblent former une population homogène dans ses caractères anatomiques déterminants. La continuité du peuplement avec le Paléolithique est néanmoins évidente.

Au cours de cette même période, cependant, les sites du sud de l'Europe font apparaître, au travers de sépultures nombreuses et assez souvent regroupées en cimetières, la nette poussée de caractères déjà reconnus à l'état de prototype chez les populations paléolithiques d'Europe centrale et orientale. Les traits cromagnoïdes ont alors peu à peu cédé devant les nouvelles caractéristiques ; elles ont permis de définir les groupes qui, plus tard, seront reconnus comme « méditerranéens ». Ils sont composés d'individus longilignes, à tête et face allongées et, le plus souvent, de stature réduite. L'anthropologie souligne des différences de stature beaucoup moins marquées entre les femmes et les hommes ; une telle réduction du dimorphisme sexuel, anormale en période d'abondance et surtout de forte consommation protéinique, trahit de nettes modifications alimentaires. Dans le cadre du Mésolithique, les effets des dispositions naturelles auront donc été déterminants.

4. *L'arc et la flèche*

L'utilisation décisive de l'arc, à la fin du Paléolithique, a imposé aux chasseurs un certain nombre de contraintes techniques. Celles-ci, dans une large mesure, ont donné au Mésolithique, dans l'acception stricte du terme, c'est-à-dire dans le domaine de la technologie de la pierre taillée, une certaine unité. En effet, la flèche décochée par l'archer doit sa force de pénétration à l'énergie cinétique persistant lors de l'impact. Seul un trait léger, armé d'une extrémité vulnérante mais discrète, pouvait conserver, au terme d'une trajectoire de plusieurs dizaines de mètres, une vitesse suffisante pour frapper efficacement la proie convoitée. La détente de l'arc donne une vitesse initiale élevée, nettement plus grande que celle obtenue par l'impulsion du bras, même prolongé d'un propulseur. La flèche en bois léger

était soigneusement dressée par abrasion à l'aide d'un petit polissoir en roche grenue, puis terminée par des armatures de quelques grammes, un ou deux assez souvent et moins de cinq grammes dans la règle, fixées grâce à de savants mélanges de goudron végétal, résine et cire.

Une nouvelle armature fabriquée en quelques secondes pouvait remplacer l'élément défectueux, endommagé lors d'un tir malheureux ou par le contact brutal avec un os de la victime. Le brai de fixation séché et durci était préalablement ramolli au feu de la halte. L'unité technologique, déterminée par l'usage généralisé de l'arc, est assurée par la présence constante d'armatures de très petite taille. Lorsqu'elles ont moins de trois centimètres, elles sont dites microlithiques ; à moins de deux centimètres elles sont qualifiées de pygmées, et d'hyperpygmées lorsque leur plus grande dimension est inférieure à un centimètre. La technique du bord abattu et de la troncature a été fréquemment appliquée à de fines lamelles. Fractionnées selon la technique du microburin, elles ont été souvent transformées en pointes allongées ou en armatures géométriques aux formes standardisées. Les objets d'usage courant, limités au travail des peaux, de l'os ou du bois, ont retrouvé de manière diffuse et occasionnelle des formes fréquentes au Paléolithique. Ce sont alors des grattoirs, des burins, des éclats retouchés et denticulés, des choppers, des pics et des tranchets. Enfin, les objets en matières organiques périssables, notamment en bois, ont été vraisemblablement très nombreux. Leur présence dans certains sites relève néanmoins beaucoup plus du hasard que de déterminismes culturels. Si la part de ces derniers est impossible à définir, il est cependant évident que les milieux humides, comme les tourbières, ont pu créer des conditions particulièrement favorables à leur conservation.

Dans cet étroit domaine de possibilités technologiques, seulement mais rigoureusement encadré par les lois universelles de la balistique, l'imagination des chasseurs a exploré de larges marges de variations et a déterminé un immense répertoire morphologique : chacun de ces objets est, à nos yeux, culturellement déterminant d'époques ou de régions culturelles. Ne nous abusons pas néanmoins ; l'effort d'organisation, indispensable pour la structuration spatio-temporelle d'un phénomène historique de longue durée et dont les effets sont sensibles sur un vaste territoire, n'aboutit pas à l'Histoire réelle des populations concernées. Les permanences technologiques, autant que les remises en cause, ont fort bien pu avoir une origine qui, à jamais, nous échappe, et répondre à un sens profond pour nous inaccessible. La portée réelle de tels phénomènes, assimilables à l'occasion à des phénomènes de mode, peut être extrêmement faible et ne recouvrir qu'un aspect tout à fait secondaire de la vie préhistorique. Ils peuvent toutefois servir à reconnaître des aires de contact et d'influences, même si le vecteur est inconnu (il est facile de penser

aux échanges intergroupes, à l'exogamie par exemple) et sa traduction dérisoire, puisqu'elle se limite le plus souvent à de discrètes variations de formes.

En extrapolation de ces subdivisions culturelles, l'on a cru pouvoir parvenir à un découpage en aires restreintes de quelques milliers de kilomètres carrés, correspondant à la zone d'influence d'un groupe humain. Acceptable dans quelques régions, particulièrement pour le Mésolithique final, une telle organisation semble en fait pêcher aujourd'hui par son caractère systématique.

Dans un esprit simplificateur à l'excès, quelques grandes aires techno-culturelles peuvent être reconnues au travers du territoire européen. Ces ensembles culturels pouvaient être parcourus de courants unificateurs assimilables à des phénomènes de mode ou à des manières de faire hautement souhaitées, vivement adoptées et reproduites. En termes barbares, il est dit que les industries du Tardiglaciaire et du Postglaciaire ont enregistré des phénomènes d'azilianisation, et de sauveterrianisation, correspondant aux processus qui ont établi la généralisation de l'Azilien puis du Sauveterrien. La mise en place du Mésolithique récent, dernier prélude anténéolithique n'a pas échappé à la règle.

À partir des ensembles du Paléolithique terminal des régions proches de la Méditerranée, identifiés sous le terme générique de Tardigravettien, intégrant de nombreux petits grattoirs et d'abondantes pointes à dos, mais aussi à partir des cultures dérivées du Magdalénien dans ses zones d'influence, des industries à lamelles et pointes à dos, associées à des armatures géométriques triangulaires, se sont mises en place, dès la fin du x^e millénaire av. J.-C. en Grèce, au début du millénaire suivant en Europe moyenne et occidentale. Ensuite, vers le milieu du vii^e millénaire av. J.-C, sans aucune antériorité de la zone méditerranéenne, sont apparues des panoplies constituées d'armatures généralement plus larges parmi lesquelles figurent en bonne place les armatures en forme de trapèze. Procédant d'une idée simple qui permettait de retrouver sur une pièce unique, certainement très vulnérante, une extrémité perçante et un bord tranchant bien décalé, les trapèzes, comme les autres pointes larges, sont le résultat de l'aménagement, par troncatures plus ou moins obliques, de lamelles fines et régulières. À l'intérieur de ce principe de façonnage, le détail des variations pouvait être très large ; il détermine une part importante de la diversité culturelle reconnue par les archéologues.

Sur le flanc méridional des Alpes italiennes, plusieurs sites montrent l'accomplissement de la transformation du Tardigravettien en Sauveterriano par l'apparition, vers l'extrême fin du ix^e millénaire av. J.-C., d'armatures triangulaires de divers types. Celles-ci, associées à des armatures en segment de cercle et des pointes à dos fusiformes de petites dimensions, sous des formes et des représentations

variées, scandent les phases successives : Sauveterriano antico, peu après 9000 av. J.-C., Sauveterriano mezzo qui lui succède vers 7600 av. J.-C., récente vers 7000 et terminale vers 6300 av. J.-C. À cette date, comme dans une grande partie de l'Europe, apparaissent les trapèzes qui constituent l'élément caractéristique du Mésolithique final, jusqu'à la manifestation des premières céramiques, au cours du VII^e millénaire av. J.-C.

Dans le sud de la France, la généralisation des triangles transfigure les cultures à pointes à dos des divers faciès aziliens. La séquence sauveterrienne, quoique assez proche du modèle de l'Italie du Nord, y paraît quelque peu plus tardive et simplifiée : les triangles isocèles à trois côtés retouchés de la phase ancienne y sont par exemple inconnus. En Provence, les séries lithiques du Montadien pourraient perpétuer, en parallèle avec le Sauveterrien, les traditions du Tardigravettien.

Dans la péninsule Ibérique, les faciès à triangles ne permettent guère d'évoquer la culture sauveterrienne d'Italie et de France. Il est difficile de dire s'il y a eu réellement filtrage du vecteur de diffusion au travers des Pyrénées, ou si l'on est confronté à un banal problème de recherche ?

La propagation de plusieurs éléments de la composante sauveterrienne est beaucoup plus nette dans le nord de l'Europe atlantique et vers l'est, au-delà de l'arc alpin. Elle pénètre des ensembles relevant d'autres origines, avec lesquels elle compose des entités nouvelles : culture de Boberg en Allemagne et Pays-Bas, cultures de type Beuron-Coincy dispersées entre les Pays-Bas et la Tchécoslovaquie, culture de Shippea Hill en Grande Bretagne. Qu'il s'agisse d'une véritable transfiguration, comme dans les exemples précédents, ou d'une imprégnation moins forte, comme dans les industries élaborées par les ressortissants des cultures de Duvensee puis de Svaerdborg au Danemark, ou de Komornica en Pologne, ce processus d'homogénéisation culturelle en vagues concentriques amorties à la périphérie montre que, à cette époque-là aussi, l'on était souvent plus proche de ses contemporains que de ses ancêtres, au moins par les flèches de son carquois.

À cette première onde d'uniformisation, dont l'épicentre, mis en résonance vers 9000 av. J.-C., se situerait sur le flanc méridional de l'arc alpin, a succédé, vers le début du VII^e millénaire av. J.-C. et peut-être en réplique, un phénomène de nature assez semblable. La généralisation des trapèzes sur la base d'un débitage de lamelles régulières larges a été néanmoins rapide et aucun gradient chronologique n'apparaît nettement.

Quoi qu'il en soit, ces nouvelles influences entrent à leur tour en contact avec les cultures indigènes pour créer, malgré les signes évidents d'une participation à un fonds culturel ubiquiste, une forte partition géoculturelle sur un découpage dont l'élément de base

peut se restreindre parfois, il est vrai, à quelques dizaines de milliers de kilomètres carrés. Le mouvement a intéressé la zone baltique, y compris dans ses rivages septentrionaux, mais s'est heurté à la nouvelle géographie imposée par la remontée des eaux marines. L'ouverture de la Manche a isolé les îles Britanniques qui se distinguaient déjà du continent en perpétuant de manière surannée l'usage des triangles.

L'Europe mésolithique de l'Est ne participe pas réellement, ou très peu et sur ses marges les plus occidentales, aux deux curieux phénomènes de « géométrisation » des armatures ; ces vastes régions étaient partie prenante, depuis leur origine paléolithique, d'une autre aire d'influence. La diversité apparemment moins grande de ses expressions culturelles, particulièrement brillantes néanmoins, reflète peut-être, du nord de l'Ukraine aux rivages de la mer de Barents, de la Pologne à l'Oural, la monotonie des paysages. Les équipements lithiques ont été généralement obtenus de lames et de lamelles très régulières extraites de nucléus prismatiques ; ces supports ont été ensuite transformés par retouches en outillage épipaléolithique classique de grattoirs et de burins. Les éléments les plus remarquables des cultures de la Haute Volga sur le plateau central, du Kama-Petchora dans les confins ouraliens, mais aussi des cultures plus occidentales de Kunda et du Niemen riveraines de la Baltique, sont constitués de lamelles d'excellente facture, façonnées en pointes pédonculées de dimensions généralement réduites selon des modèles plus occidentaux encore. Les influences du Mésolithique balte, particulièrement dynamique, y ont été par ailleurs très fortes.

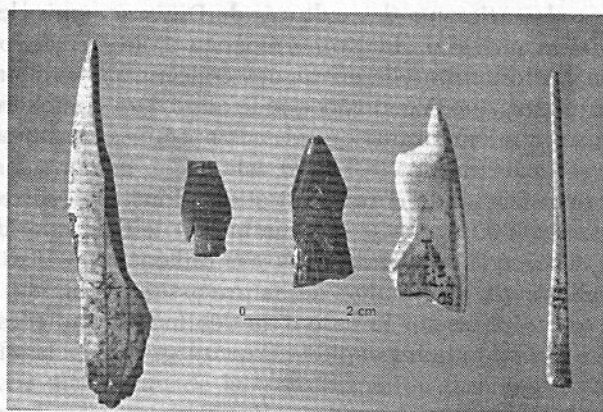


Fig. IX.1. Mobilier osseux du Sauveterrien moyen des Pyrénées. De gauche à droite : poinçon sur fragment de diaphyse ; deux fragments de harpons plats en os ; « couteau » sur lame d'ivoire de sanglier ; poinçon d'économie.



Fig. IX.2. « Couteau » sur lame d'ivoire issue d'une canine de sanglier. L'émail de la dent mis en évidence par l'affûtage du bord tranchant confère à l'objet une grande efficacité.

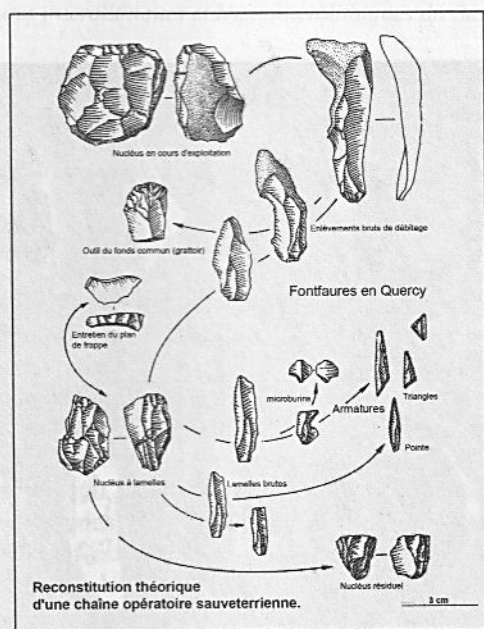


Fig. IX.3. Le débitage sauvéterrien est orienté vers la production d'éclats lamellaires pour la confection d'objets du fonds commun et de fines lamelles dans lesquelles sont taillées les armatures, géométriques ou non.

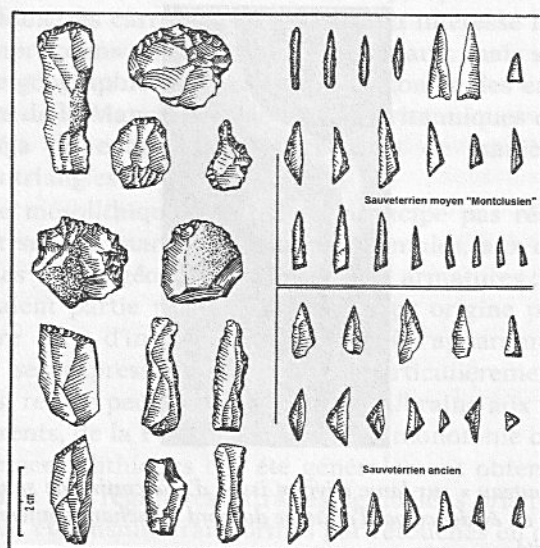


Fig. IX.4. Outillage commun et panoplie du Sauveterrien ancien et du Sauveterrien moyen « Montclusien ».

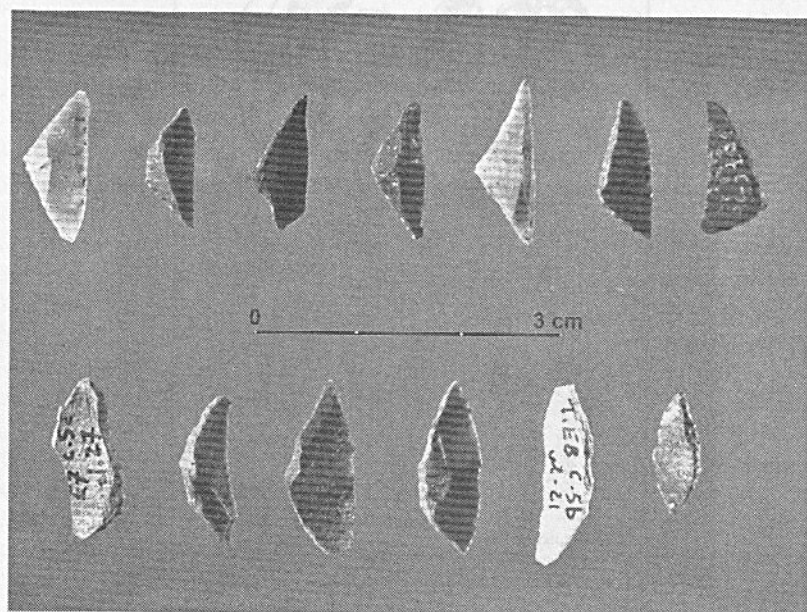


Fig. IX.5. Armatures microlithiques et hypermicrolithiques du Sauveterrien ancien des Pyrénées.

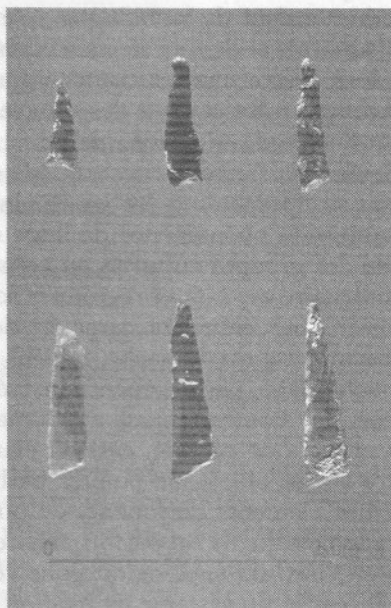


Fig. IX.6. Armatures microlithiques et hypermicrolithiques du Sauveterrien moyen « Montclusien ».

5. Les nouvelles terres du Nord et de l'Est

Très rapidement, semble-t-il, après la confirmation tardiglaciaire du reflux du froid, la vie sous toutes ses formes a regagné les espaces libérés. Sous les influences adoucissantes de la mer, à la suite possible de la réorganisation de la dérive nord-atlantique prolongeant le Gulf Stream, la façade océane de la Scandinavie a, malgré la latitude, rapidement perdu sa couverture de glace. L'étude minutieuse des lignes de rivage a montré que, dans certaines circonstances, le recul du front glaciaire a pu atteindre trois cents mètres par an. Dans les régions septentrionales de la Suède, le tout premier peuplement pourrait être effectif au cours du x^e millénaire av. J.-C. De part et d'autre du cap Nord, les sites côtiers se sont multipliés ; le peuplement s'est maintenu puis intensifié. L'équipement a adopté les traits spécifiques de la culture de Komsa. Même si un nombre important de ces sites relève d'une chronologie tardive, la précocité de l'exploitation du Grand Nord est étonnante. Elle a répondu assurément, au cours du vi^e millénaire avant J.-C, à l'intensité et au dynamisme des

établissements humains dont on retrouve les vestiges sur les bords actuels de la mer du Nord et de la Baltique ; c'était là le paysage amphibie de lacs, de marais et de tourbières en formation caractéristique d'un milieu alors en constante recomposition, à la suite de la remontée rapide du niveau des eaux et des mouvements de l'écorce terrestre récemment libérée de sa charge glacée.

Des îles Britanniques à la Finlande, de la Suède moyenne et méridionale à la Biélorussie, perpétuant les traditions régionales rythmées par la pénétration de phénomènes de large diffusion, se sont juxtaposé et succédé des groupes culturels en constante interaction, attestés dès le IX^e millénaire av. J.-C. et regroupés sous le terme générale de Maglemosien. Les éléments caractéristiques prennent la forme de lames d'herminette ou de hache, taillées ou grossièrement régularisées par bouchardage, parfois encore insérées dans des manches en bois de cervidé. Contrairement au domaine sauveterrien, l'outillage en os et en bois de cervidé, cerf ou élan, est bien représenté. Il s'agit, entre autres objets, de pointes barbelées constituant vraisemblablement des éléments de fouène, de pointes en os à fût lisse dont la rainure longitudinale est parfois encore armée de petites pièces tranchantes en silex, de têtes de harpons véritables avec des barbelures bien dégagées et un système de fixation, de sortes de pioches également, ainsi que des marteaux en bois de cervidé.

Les conditions exceptionnelles de conservation en milieu humide ont permis d'observer une partie particulièrement démonstrative de la culture matérielle, à tel point que les objets en bois tendent à constituer des éléments eux aussi culturellement déterminants.

Au rythme de la pénétration d'influences externes, les diverses composantes du complexe culturel de l'Europe du Nord-Ouest ont lentement évolué. Au cours du VII^e millénaire avant l'ère, la culture de Kongemose est déterminée pour l'essentiel par l'apparition d'un outillage sur lames et lamelles régulières et allongées dans lesquelles ont été confectionnées des armatures larges de forme rhomboïdale. Dans l'énorme amas coquillier d'Ertebølle au Danemark, les armatures se sont modifiées une dernière fois. Ces accumulations, constituées pour l'essentiel de rejets de cuisine, sont la manifestation d'un Mésolithique tardif, encore sans céramique ni activité agropastorale. Il s'est développé pendant le VI^e millénaire av. J.-C. et au début du millénaire suivant.

Même très simplifiée, la géographie culturelle de l'Europe mésolithique apparaît d'une grande complexité, étrange mosaïque rendue mouvante dans le temps et l'espace par le jeu des contacts et des échanges. Les groupes humains ainsi saisis dans leur cadre de vie, au carrefour de leurs habitudes et de leur époque par le biais de leurs outils et armes de chasse, ne sont néanmoins perçus que de manière superficielle au travers d'une partie de leur culture matérielle. La diversité des conditions de vie dans des environnements variés ainsi

que la diversité des établissements humains que celles-ci engendrent ont été à l'origine de mentalités et de comportements différents. Mais c'est par cette diversité même, renouvelée dans ses changements ou au contraire reproduite au travers de quelques grandes constantes, que ces sociétés convergent dans une certaine unité permettant d'inscrire la période dans l'histoire de l'Humanité ; elle est en cela principalement, selon sa propre chronologie et ses dispositions spécifiques, distincte du Paléolithique et du Néolithique européens qui l'encadrent.

6. Les collecteurs de nourriture

Nul doute que la chasse ait, depuis toujours, assuré la subsistance principale de l'Homme (Rozoy, 1978). En région cantabrique, cependant, où les rivages escarpés déterminent un estran étroit, les coquillages marins, mêlés en nombre aux vestiges de grands mammifères, indiquent l'intérêt qui, très tôt au cours du Paléolithique supérieur, a été accordé à la collecte. Les nouvelles stratégies économiques inclurent toutes les pratiques. Parfois, elles ont systématisé un aspect en l'élevant au titre de principe essentiel de subsistance ; il est alors tout autant légitime de considérer les chasseurs du Postglaciaire comme les dignes descendants de leurs ancêtres paléolithiques, que de parler de coureurs de grève ou de suceurs d'escargots. Partout l'on a chassé le cerf et le sanglier, beaucoup plus difficiles à atteindre dans les milieux boisés que le renne. L'on a aussi tué l'aurochs et l'ours brun selon leurs territoires naturels, mais les coquilles vides d'escargots communs se sont amoncelées par millions dans les abris et porches des cavernes pyrénéennes, tandis que les amas coquilliers ont formé de véritables collines à proximité des estuaires et des rivages marins. Parfois, au contraire, l'élargissement du spectre des ressources a prévalu et l'éclectisme est devenu la règle : la vie humaine s'est développée grâce à l'exploitation minutieuse de toutes les possibilités alimentaires. Les espèces animales, nombreuses, sont alors représentées par un nombre réduit d'individus.

Les sites de cette nature, innombrables, sont localisés dans des anfractuosités rocheuses, sous de modestes abris ou près de pieds de roches ; en plein air, ils sont matérialisés par des vestiges peu évidents, souvent difficiles à localiser. L'extension de tels établissements est parfois réduite à quelques mètres carrés, souvent moins de dix. Mais, selon les lieux et les particularités naturelles, des conditions heureuses ont pu rapprocher plusieurs sources d'approvisionnement. À la fois variées et abondantes, différentes et complémentaires, elles

ont localement déterminé des conditions de vie particulièrement favorables. Au total, le modèle mésolithique fait percevoir que la réussite plus ou moins complète de ces systèmes a pu dépendre du lien de complémentarité entre les ressources issues des diverses niches écologiques ; les habitats ont été directement tributaires de ce principe éternel. La force de la liaison dépend à l'évidence de la nature de chacune des ressources.

Au cours du Paléolithique supérieur, la complémentarité était pratiquement immédiate et réalisée sur les lieux mêmes d'abattage, lorsque le passage attendu d'un vaste troupeau d'herbivores sauvages à un gué ou à un resserrement propice du terrain a pu être exploité. Les exemples abondent. La part fournie par les ressources carnées était déterminante et l'apport supplémentaire réduit ; il pouvait alors s'agir de végétaux riches en vitamines, par exemple.

Au Postglaciaire, la complémentarité des ressources était le plus souvent obtenue par des quêtes beaucoup plus étendues et longues, déterminant des systèmes de déplacements plus ou moins interdépendants, hiérarchisés et complexes, en fonction des conditions naturelles. La mobilité pouvait être forte et les sites n'étaient occupés que lors de brèves périodes, pour des activités spécialisées et par des groupes réduits. Resterait alors à connaître la nature du groupe lui-même. Était-il spécialisé ? Réduit à quelques chasseurs ou à quelques collecteurs par exemple, ou à quelques cellules familiales ? Toutes les combinaisons sont envisageables, selon les lieux et les circonstances et surtout selon le degré et la nature de la spécialisation. La dispersion et la diversification des ressources expliqueraient bien l'éclatement de la société mésolithique en petits groupes mobiles et adaptatifs ; elles pourraient également justifier la variété actuellement reconnue des types d'habitat. Les exemples les plus démonstratifs sont donnés par l'occupation du milieu montagnard, lieu de contrastes, et donc, dans un registre déterminé, d'une complémentarité rapprochée des ressources.

Les recherches récentes sur le versant septentrional des Pyrénées font apparaître des groupes réduits à forte mobilité, exploitant l'étage de moyenne montagne aux paysages contrastés encore assez largement ouverts, en opposition à la plaine plus uniformément boisée. Cet ensemble constituait-il un territoire de parcours suffisamment diversifié pour répondre à lui seul aux besoins ? Certains sites invitent à le penser, dans la mesure où ils représentent soit le terme d'incursions depuis le bas pays méditerranéen — cas plus que probable pour le Mésolithique final —, soit les jalons d'une pénétration vers la haute montagne. Rien sur place ne peut encore inviter à considérer sérieusement cette dernière éventualité, mais cette lacune peut aussi être celle de la recherche. Dans tous les cas envisagés, néanmoins, les rendements de la chasse et de la collecte ont été faibles, la mobilité importante et les groupes réduits.

Le bassin de l'Adige, entre Trentin et Dolomites, en Italie du Nord, offre un exemple remarquable et sensiblement différent d'exploitation d'un large espace dans ses diverses composantes. Bien que la stricte relation entre les sites soit impossible à établir, dans cette région où de profondes vallées encaissées pénètrent au sein de montagnes relativement élevées, tout un ensemble de gisements apparaît dont les positions diverses dans le registre altitudinal suggèrent des modalités d'occupation très variables comme camps secondaires ou comme haltes de chasse.

Cette organisation se reproduit ailleurs, sur le flanc méridional des Alpes mais aussi entre la vallée de la Garfagnana et les sommets proches de l'Apennin toscan-émilien, au nord de la Toscane. Dans l'évolution interne du modèle, il est intéressant de remarquer la régression de l'occupation montagnarde à mesure que se réduisaient les zones de paysage ouvert irrésistiblement colonisées par la forêt. Lors des phases récentes du Mésolithique, la fréquentation de la haute montagne semble décroître sensiblement ; les sites du Castelnovien sont moins nombreux et il n'y aura pratiquement plus d'établissements humains datés du Néolithique ancien. Considéré dans son ensemble, le modèle d'exploitation de l'espace par les groupes mésolithiques du nord de l'Italie est réellement original, même s'il paraît probable que le système ait pu être spontanément retrouvé ailleurs. La part prise en Italie par les zones côtières, jamais très éloignées des régions de haute montagne, demanderait à être précisée. Des travaux récents réalisés dans le massif du Vercors, sur le flanc occidental du massif alpin, montrent l'intérêt que portaient les Sauveterriens à ce bastion montagneux dominant la vallée du Rhône. Les Alpes du Sud mais aussi les Pyrénées auraient pu se prêter également à une telle exploitation.

6.1. Les escargotières pyrénéennes

Dans les Pyrénées centrales et orientales, directement soumises aux influences océaniques, les abris de la moyenne montagne et du piémont révèlent que les escargots communs ont joué un rôle particulièrement important. Les escargotières pyrénéennes, connues à plusieurs dizaines d'exemplaires, montrent que les escargots ont fait l'objet d'une collecte intensive dans des niches écologiques favorables, assurant l'essentiel de la subsistance dans le site, peut-être de manière saisonnière ou épisodique, depuis au moins le début du Sauveterrien jusqu'au Néolithique ancien. Faute de mieux ou par choix ? La réponse n'est pas évidente. Elle dépend étroitement de la connaissance du contexte et notamment de la nature des déplacements à partir de la plaine garonnaise, voire des plateaux méridionaux du Massif central. La perception de tels sites serait certainement différente si des découvertes établissaient l'exploitation complémentaire des éta-

ges subalpin et montagnard. Une hypothèse séduisante et peu explorée, malgré des indices y invitant, ferait de ces sites des lieux de traitement des mollusques par fumage, par exemple en prévision d'une consommation différée dans d'autres lieux.

6.2. *Les concheros cantabriques*

Le problème est, de prime abord au moins, identique dans les sites de la Corniche cantabrique qui prolonge vers l'ouest la montagne pyrénéenne ; l'occupation de la haute montagne n'est pas attestée et son exploitation n'est pas évidente. L'Asturien, qui a succédé à l'Aziilien, est célèbre pour ses pics sur galets. Les sites occupent la zone de basse altitude proche des rivages. Les dispositions naturelles exceptionnelles ont permis de tirer profit de l'étagement altitudinal (réduisant les distances et télescopant les divers biotopes), sans qu'il fût besoin d'y intégrer la zone la plus élevée. La douceur océanique, atténuant les rigueurs glaciaires, a accentué les nuances d'un cadre de vie favorable. Les ressources terrestres ont servi de base à un système de subsistance stable au cours du Pléistocène : les animaux de forêt, particulièrement le cerf, très nombreux, voisinaient avec les espèces de milieu plus ouvert, tandis que coquilles marines et escargots terrestres pouvaient fournir un apport déjà notable.

Après le radoucissement général qui a entraîné le redéploiement en altitude de la forêt, cerf, sanglier et chevreuil ont toujours été intensivement chassés, en même temps que le bouquetin et l'isard. Les ressources de l'estran, des coquillages surtout, — patelles, littorines, moules pour les plus fréquents, associés aux poissons littoraux et aux gastéropodes terrestres, ont fourni une quantité très importante de nourriture. Magnifiquement placés entre montagnes et mer, les refuges nombreux ont de tout temps permis à leurs occupants d'exploiter les ressources des bois, de la montagne et de la côte. Le nouvel ordre climatique, aux effets sans doute accentués par le courant de Rennell, dérive récurrente à partir du Gulf Stream, a éloigné les deux premières et favorisé les dernières. L'exploitation des ressources complémentaires, accessibles et abondantes en permanence selon le rythme des marées, a permis la fréquentation pérenne des lieux.

6.3. *Les concheiros portugais*

Face à l'océan et soumise à ses influences, la façade occidentale de la péninsule Ibérique descend progressivement vers le rivage atlantique. L'étage montagnard s'éloigne et la zone maritime se développe et se diversifie, faisant alterner côtes rocheuses découpées, falaises

escarpées, côtes basses sablonneuses, zones de marécage, de lagune et d'estuaire. Plus larges mais aussi plus encaissées, les basses vallées du Tage et du Sado, moins encombrées d'alluvions qu'actuellement, laissaient pénétrer les flux de marée bien plus loin à l'intérieur des terres. De manière plus évidente à partir du milieu du VII^e millénaire av. J.-C., les ressources marines ont retenu l'intérêt des petits groupes de chasseurs-cueilleurs.

Les sites qu'ils occupent, mais aussi l'ensemble des gisements de cette période, reproduisent pour l'essentiel le modèle le plus général. Leur fonctionnement diffère de celui des Cantabres et serait en fait beaucoup plus proche du système pyrénéen. Leur stratégie de subsistance fait apparaître de manière concomitante soit un spectre étroit de ressources sur des établissements spécialisés, soit au contraire une diète éclectique et dispersée. Dans tous les cas, la complémentarité indispensable était encore difficile et longue à réaliser, et la mobilité grande. Un peu plus tard, au cours du VII^e millénaire av. J.-C., alors que s'affirmait un climat doux et humide, se sont mises en place les dispositions si particulières du Portugal qui introduisaient, au cœur des grandes forêts tempérées, les produits abondants de la mer, des lagunes et des estuaires.

6.4. *Les pêcheurs des Portes de Fer*

La région du Djerdap, partagée entre Serbie et Roumanie, est un exemple, remarquable par son aboutissement, de la façon dont on a su tirer profit de dispositions naturelles remarquables. D'abord un grand axe nord-sud de montagnes, formé par l'ultime retombée septentrionale des monts balkaniques et des Alpes de Transylvanie, ensuite deux grandes plaines : à l'ouest la plaine pannonienne, à l'est la plaine roumaine, toutes deux drainées et unies par le Danube. Les Portes de Fer offrent une conjonction extraordinaire de territoires exploités depuis les temps paléolithiques. Progressivement, le radoucissement climatique a provoqué l'élévation sensible de la température du Danube et de ses affluents, où proliféraient les mollusques d'eau douce et surtout les poissons de diverses espèces, permanents mais aussi migrants depuis la mer Noire. S'impose ainsi désormais le schéma classique d'une ressource abondante, aisée à collecter et plus ou moins permanente, complétée par les produits de la forêt. À Lepenski Vir, Vlassac, Schela Cladocei, partout dans les gorges, l'occupation était continue et les établissements humains pérennes. Il est dès lors tout autant légitime d'affirmer que ces sites appartenaient déjà, par la complexité des comportements dont ils portent témoignage, à un monde nouveau que d'y voir un avatar surprenant mais authentique d'un ordre ancien.

6.5. Les kjoekkenmoddings de la Baltique

Les civilisations postglaciaires ont perpétué la longue pratique, lorsque son maintien était possible, de la vie en symbiose avec une espèce animale. Au tout début du Mésolithique, les rennes abattus en nombre ont pu être stockés et conservés par immersion dans l'eau froide des lacs. Plus au nord et à l'est, ils furent chassés en alternance avec les phoques, harponnés à proximité des côtes. À quelques exceptions près, cependant, la diversification des ressources s'est imposée. La chasse à l'arc, sans doute facilitée par le recours au piégeage, était intense. La quête alimentaire était soigneusement organisée selon les disponibilités saisonnières. Elle a porté alors essentiellement sur de grands mammifères : aurochs, élan, cerf et chevreuil, sanglier. Cette diversification s'est rapidement amplifiée. L'apport végétal a partout intégré les noisettes. Les graines de lys d'eau abondent souvent sur les sites danois. Le registre des espèces animales s'est considérablement ouvert avec la tortue, les oiseaux et les poissons. On a aussi capturé une quinzaine d'espèces aviaires dominées par les palmipèdes : le cygne, diverses sortes de canards, le cormoran. Par place, les guillemots et les fous de Bassan ont fait l'objet d'une capture systématique. La pêche est attestée par des centaines de pointes barbelées en os. Le brochet a été partout harponné sur les cours d'eau et les lacs ; sa présence en nombre, sous forme d'os crâniens essentiellement, suggère qu'il a fait l'objet d'une préparation avant un traitement de conservation. D'autres espèces l'accompagnent. Des éléments de filets, mais aussi des flotteurs et des lests, des verveux et des nasses, des éléments fixes de pièges à poissons confirment l'intensité de cette activité.

Au cours du VIII^e millénaire av. J.-C., la transgression marine a déterminé, dans cette zone, des ajustements incessants entre terre et eau, en raison de leur interpénétration complexe : dans la zone de relief très déprimé entre mer du Nord et Baltique, l'eau était partout alors que la terre se rétrécissait. Favorisé par la douceur du climat, le contact était une fois encore favorable et le domaine maritime exceptionnellement étendu et généreux. Dans la seconde moitié du VII^e millénaire av. J.-C., lors du développement de la culture de Kongemose, le spectre des ressources s'est ouvert encore plus. Aux pratiques traditionnelles de la grande chasse, peut-être avec l'aide du chien, s'ajoutaient désormais la capture des mammifères marins, phoques et cétacés, la pêche d'espèces hauturières et, déjà en nombre, les mollusques.

Cette zone, à l'écart des grands courants novateurs du Sud-Est européen qui se développaient en direction de l'Europe occidentale, a permis, ici aussi et pour longtemps, le maintien de ce genre de vie.

Outre l'éloignement, et comme pour les concheiros portugais, leur persistance pourrait être due à une certaine imperméabilité passive à l'égard des lointaines communautés danubiennes et de leurs étranges comportements. Cette attitude n'a été que lentement remise en cause au cours du ^v^e millénaire av. J.-C.

Les principes de subsistance des individus de la culture d'Ertebölle reposaient d'abord sur les mêmes sources que lors des périodes précédentes. La différence principale provient de l'élargissement considérable des espèces animales concernées au total, soit environ le double que lors des phases anciennes du Mésolithique ignorant la céramique. On a chassé l'aurochs, les cervidés, le sanglier, le phoque et les petits cétacés ; on a pêché partout, dans les cours d'eau et dans les lacs, dans les lagunes, mais aussi en mer libre, sinon en haute mer ; la liste des captures est un véritable inventaire, depuis la morue et le hareng jusqu'à la tanche. Le brochet a toujours été très recherché. Les coquillages, collectés en quantité considérable, constituent la part essentielle des amas coquilliers caractéristiques : les *kjoekkenmoddings*.

7. Les pratiques sépulcrales

Il est difficile de rendre compte en une rapide synthèse des pratiques funéraires de l'Épipaléolithique et du Mésolithique, car des découvertes nouvelles apportent des éléments supplémentaires à la variabilité générale qui les caractérisait déjà. Cela montre la faible représentativité des vestiges existants et suggère une grande diversité des comportements face à la mort et aux morts. Les inhumations ne constituent d'ailleurs qu'une part dont nous ne connaissons jamais l'importance réelle.

Les pratiques ont peu changé depuis que les sépultures existent. Tout a déjà été mis en œuvre, ou presque. Multiplicité des sépultures, manipulation des corps et récupération utilitaire de certains os, ségrégation par sexe et par âge, orientation des corps, spécialisation zonale au sein des gisements, architecture mortuaire avec la monumentalité que permettaient les os de mammouths témoignent, avec de nombreux exemples célèbres, de cette diversité au cours du Paléolithique moyen et supérieur. La crémation semble toutefois faire défaut. Selon des observations récentes pour le Mésolithique, cette permanence serait accentuée par la persistance d'un « courant occidental », originalité de la façade atlantique de l'Europe, au sein duquel la manipulation des morts serait nettement plus pratiquée. Diachronie réelle ou trompeuse, le problème de la représentativité est

ici aussi sous-jacent. La pratique des dépôts successifs au sein d'un même lieu spécialisé a vraisemblablement été assez courante à l'Épipaléolithique et au Mésolithique ancien. Les vestiges ont malheureusement été le plus souvent mis au jour lors de fouilles anciennes peu préoccupées de la reconnaissance des rites funéraires. Les découvertes récentes, fruits de fouilles rigoureuses, confirment la grande variabilité des modes sépulcraux : sépulcre architecturé, décharnement, sépulture collective, sépulture multiple, regroupement en nécropole, inhumation en position contractée, en position assise, jambes par-dessus tête, association systématique d'adultes et d'enfants, inhumation secondaire soit après réduction du squelette, soit après incinération, humains enterrés avec leur chien, cannibalisme...

Pour le mobilier d'accompagnement du mort, les exemples fournis, d'une part, pour l'Épipaléolithique, par le site de Villabruna dans les Alpes italiennes, avec ses deux galets dont un décoré d'un motif hyperanthropomorphe, et, d'autre part, pour l'extrême fin du Mésolithique, par Lepenski Vir en Serbie, sont certainement les plus remarquables.

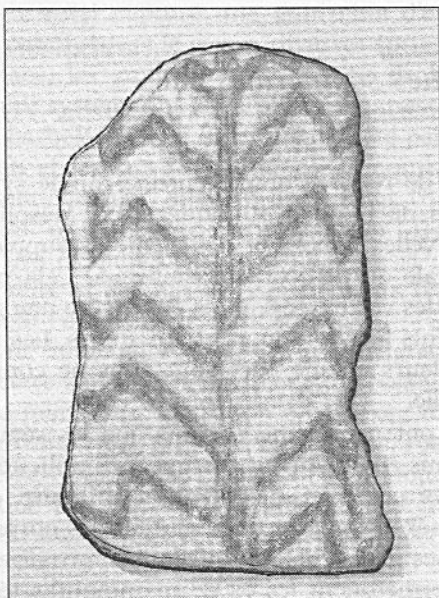


Fig. IX.7. Relevé graphique d'un gros galet de l'Épigravettien terminal, orné d'un « hyperanthropomorphe » et associé à une sépulture dans l'abri de Villabruna (Italie). Dimension de l'objet : 32 cm environ. (D'après F. Martini.)

8. L'art, entre décor et abstraction

Les sanctuaires en grotte, grands ou petits, disparaissent avec la dilution du monde magdalénien. Les causes, incertaines, procèdent, directement ou non, du changement des conditions environnementales. La grande chasse n'ayant pas cessé, ce n'est pas l'abandon de cette pratique pour des activités de collecte qui a suscité la disparition de l'art paléolithique. Les raisons tiennent plutôt dans la transformation des modes de cohérence sociale, dans la mutation profonde des mentalités et de l'idéologie qui ont cédé, peu à peu ou au contraire en bloc, devant de nouvelles manières d'être. « Les derniers animaux gravés s'éteignent avec la fonte du Magdalénien [...] dans un milieu mental devenu semblable au milieu naturel », écrivait André Leroi-Gourhan en 1965.

Après le Magdalénien, l'art naturaliste survit pourtant quelque temps. Ces persistances localisées sont uniquement attestées par des supports mobiliers, avec surtout des motifs, signes et tracés abstraits, déjà connus antérieurement (Graziosi, 1964). La tradition figurative, sans disparaître totalement, devient exceptionnelle. Plus qu'une dégénérescence, cet appauvrissement quantitatif que traduit la simplification extrême des tracés, pourrait être l'aboutissement, peut-être même l'exaltation, d'une symbolique générale coupée désormais de toute préoccupation figurative. Les graphismes épipaléolithiques et mésolithiques géométriques concrétiseraient alors, de manière triviale et sans grande signification pour nous, un principe de représentation de concepts abstraits élaborés mais dont la traduction graphique confine à nos yeux à de simples décors.

Par abandon assez brutal de la fréquentation des cavernes, par désaffection pour l'art pariétal et, ainsi que l'idée en a été émise, par transmutation de la symbolique véhiculée par les représentations figuratives sur les supports mobiliers, les hommes de la fin des temps glaciaires ont renouvelé à l'Azilien leur système iconographique. Ce phénomène peut-il être placé à l'origine de la « révolution des mentalités » qui a précédé et préparé le Néolithique (Cauvin, 1994) ? Il est parfaitement admissible que le Néolithique, en tant que nouveau système socio-économique, soit le fruit d'une profonde mutation mentale dont un des aspects essentiels réside dans la conception que « l'Homme se fait de lui-même » et de la place qu'il s'assigne dans la création. Les dieux s'humanisent. Les statuettes, à la différence vraisemblable de celles du Paléolithique supérieur, sont des déesses véritables, souvent spécialisées par leurs divers attributs. Puisque le Néolithique n'est pas cause mais conséquence de cette mutation mentale, il semble légitime de s'interroger sur l'origine de

ce mouvement idéologique. Quand et pourquoi y a-t-il eu révolution des symboles ?

Se pourrait-il, dans un tel cadre général, que l'homme ait puisé dans ses nouveaux rapports à la nature la substance d'une nouvelle symbolique ? Les notions de haut et de bas, de bien et de mal, de lumière et de ténèbres, qui ont pu se substituer à un espace-temps continu et sacré, sont inscrites dans l'arbre qui élève ses branches vers le ciel (Pastoureau, 1993). Médiateur idéal entre deux mondes, il est en même temps la vivante représentation de l'Homme lui-même.

Peut-on imaginer que l'arbre ait été ainsi, d'une manière ou d'une autre, perçu et utilisé dès l'Épipaléolithique ? Les motifs plus ou moins anthropomorphes et arboriformes, parfois reconnaissables sur des supports mobiliers, peuvent-ils être considérés dans ce sens ? C'est possible. Si tel était le cas, le Mésolithique serait, sur le plan idéologique également, une véritable période de transition aux caractères spécifiques nettement affirmés.

Désormais, les expressions « artistico-religieuses » concernent surtout des galets et de bien plus rares fragments d'os ou des pierres banales (Couraud, 1985 ; D'Errico, 1994). Des Cantabres à la Suisse, avec d'occasionnelles localisations extérieures, une trentaine de gisements, datés entre le début du *x^e* millénaire et le cours du *vii^e* millénaire av. J.-C., ont livré de tels supports ornés de motifs — points et bandes — généralement peints en rouge, plus rarement en noir. L'existence d'éléments de comparaison au sein d'autres contextes épipaléolithiques européens permet parfois d'envisager que de nombreux galets gravés aziliens puissent offrir une représentation très schématisée de l'humain, à l'exemple parfait des pierres peintes de motifs anthropomorphes variés de l'abri Dalmeri dans les contreforts alpins du nord de l'Italie. Ailleurs, certaines pièces plus étonnantes peuvent présenter de fines incisions en lignes dentelées, parfois zig-zagantes ou en méandres anguleux plus ou moins complexes. Parmi les thèmes décoratifs, l'on note la fréquence des registres de traits parallèles disposés en deux rangées parfois séparées par de courtes incisions complémentaires. Leur aspect rythmique les a fait interpréter comme une longue suite de notations et suggérer l'hypothèse d'une numération.

En fait, au Mésolithique, rares sont les objets décorés. Croisillons, chevrons, guillochures sommaires et autres traits incisés peuvent être inscrits sans difficulté dans une longue tradition apparue dès les prémices de l'art préhistorique. Mais les motifs réellement simples pourraient parfois relever de notations mécaniques, peut-être sans grande implication de leur auteur. Le trait rectiligne, répétitif et ordonné en registre, que n'infléchit aucune variation, véhicule apparemment peu de sensibilité ; ce n'est souvent, au mieux, qu'un rythme qui s'exprime, une tension que libère la main, une pulsion parmi les plus simples (Plonka, 2006). Quoi d'autre ? Certainement

pas de l'art, ou alors il faudrait prouver que ces marques ont dépassé le stade d'une symbolique très avancée dans l'abstraction, et participent bien à une construction complexe et porteuse de sens.

Sans rupture nette avec le contexte précédent, l'art géométrique des bords de la mer du Nord et de la Baltique existe à côté de réalisations figuratives renouant, par la gravure et la ronde-bosse, avec les thèmes animaliers et humains. C'est là l'originalité de cet art nordique du Maglémossien. Ce sont toujours des décors géométriques sur des outils tels que pioches, manches divers, aiguilles, spatules, harpons, que rien ne distingue de leurs homologues sans ornementation.

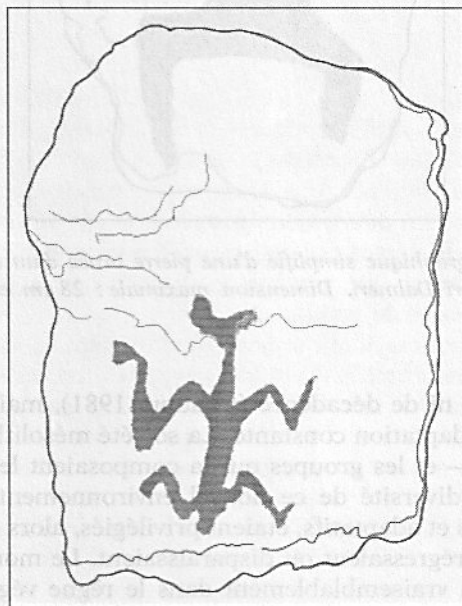


Fig. IX.8. Relevé graphique simplifié d'une pierre ornée d'un « anthropomorphe » schématique provenant de l'abri Dalmeri. Dimension maximale : 9,5 cm environ. (D'après G. Dalmeri.)

9. La parenthèse mésolithique de l'Europe

Contrairement au Proche-Orient, il n'y a eu en Europe aucune prédisposition naturelle qui aurait pu orienter l'Homme vers la production, au moins pendant le Mésolithique. Ce ne fut pas une période de



Fig. IX.9. Relevé graphique simplifié d'une pierre ornée d'un anthropomorphe provenant de l'abri Dalmeri. Dimension maximale : 28 cm environ. (D'après G. Dalmeri.)

dégénérescence ni de décadence (Chaunu, 1981), mais au contraire un moment d'adaptation constante. La société mésolithique a adapté ses structures — et les groupes qui la composaient leurs comportements — à la diversité de ce nouvel environnement. Les groupes réduits, mobiles et adaptatifs, étaient privilégiés, alors que les arts de démonstration régressaient ou disparaissaient. Le monumental était d'ordre naturel, vraisemblablement dans le règne végétal (Barbaza, 1999).

Parfois, par places, grâce à une disposition naturelle heureuse, souvent près des grèves et des rivages où prend naissance l'essentiel de la vie marine, notamment à proximité de ces véritables racines des mers que sont les débouchés des fleuves et des rivières, des établissements sont devenus permanents. La progression démographique qui en a résulté s'est manifestée avant toute modification des méthodes d'acquisition des ressources. Les rapports internes de ces groupes humains, sédentaires au moins dans certaines de leurs composantes, ont pu devenir plus complexes. Les pratiques agropastorales, intégrées initialement de manière marginale et incidente au système global de subsistance, par exemple comme éléments supplémentaires de diversification et d'échange, se sont peu à peu impo-

sées. La réussite à terme des pratiques nouvelles montre le pouvoir extraordinairement attractif et captateur des systèmes économiques de production (Guilaine, 1994). En refermant ainsi doucement la parenthèse mésolithique, l'Homme a retrouvé la voie conquérante de son essor collectif.

MICHEL BARBAZA